

de son cœur était à Hanoï, une autre partie auprès de son second neveu Paul, un officier d'avenir et de valeur. Voulait-on se bien faire venir du bon vieillard, il suffisait de lui parler de ses chers neveux ; il nous lisait alors leurs lettres, avec d'interminables commentaires, nous expliquait leur travail et faisait toute la théorie du télémètre, (un instrument à mesurer les distances que M. Paul Maistre travaille à perfectionner). "Toutefois, ce qui me réjouit la plus ajoutait-il après les longues théories où le cœur avait occupé la plus grande place, c'est que mes neveux sont restés chrétiens".

Ses études terminées Paul Maistre passa ses examens pour Saint-Cyr, où il entra en bon rang et d'où il sortit, deux ans plus tard, le premier de sa promotion. Ce numéro 1, il devait le conserver à l'école de tir et à l'École supérieure de guerre.

Officier très apprécié et breveté d'État-major, le capitaine Maistre fut envoyé en mission à Gratz, en Autriche. A son retour, il fut attaché au 2e bureau de l'état-major de l'armée (espionnage et renseignements), puis appelé à l'École de guerre en qualité de professeur adjoint du colonel Foch.

Il y eut pour collègues et pour amis les Pétain, les Fayolle, les Debeney, les de Maud'huy, les de Mondésir, tous hommes d'un mérite supérieur que la Grande Guerre devait placer sur le pavois.

Le capitaine Maistre ne publia pas son cours à l'École de guerre ; mais quelques années plus tard, étant lieutenant-colonel à Metz, il écrivit un ouvrage intitulé *Spicheren* qui résume la substance de sa doctrine militaire. En racontant la bataille de Forbach ou Spicheren il explique la défaite de la vieille armée française par des raisons toutes morales.

La France, dit-il en substance, avait perdu le sens de la guerre. Elle n'avait vu en Napoléon qu'un génie prodigieux mais inimitable ; elle s'imaginait qu'il n'existait pas une science de stratégie et de tactique. Elle croyait qu'avec du courage et de la présence d'esprit on finissait toujours par se tirer d'affaire. Les batailles nombreuses dans lesquelles notre victoire n'avait tenu qu'à un fil n'avaient pas servi de leçon. Quelques esprits supérieurs, effrayés de notre manque de préparation, avaient bien flairé le désastre ; mais la masse du peuple et la majorité des officiers riaient de leurs avis ou les pre-

naient mal. Bref, on allait fatalement aux abîmes.

Une des pires conséquences de notre ignorance était la timidité morale de nos généraux, d'ailleurs si intrépides. Ils n'osaient pas prendre les responsabilités, peut-être parce qu'ils sentaient n'en être pas capables. Le haut commandement, d'ailleurs, était jaloux de son autorité et décourageait les initiatives.

Quel contraste avec l'armée prussienne ! Là on voit des officiers instruits, ambitieux, pleins d'ardeur et d'entrain, n'ignorant rien de ce qu'il faut savoir, toujours prêts à l'offensive.

Aussi que voyons-nous à Spicheren ? Le général Prassard, incapable, ou victime des errements à la mode, se terre.

Sur lui, de toutes parts, se précipitent les divisions prussiennes accourues au bruit du canon : tandis que six divisions françaises, campées tout près, assistent impassibles à sa défaite, sous prétexte qu'elles n'ont pas d'ordre. Malheureux esprit de défense, manque de courage moral et de science tactique, cause de tous nos malheurs.

Conclusion : étudions, agissons, préparons nous et n'oublions jamais que l'offensive qui s'impose à toute armée, convient spécialement au caractère français.

Tel est le livre. Son réquisitoire contre notre ancienne armée était aussi juste que sévère. Malheureusement, sa doctrine de l'offensive à tout prix qui était celle de sa nouvelle école, manquait de mesure, comme les événements l'ont bien prouvé. Certes il faut attaquer ; mais encore convient-il que l'offensive ait des chances d'aboutir. Braver les barrages de l'artillerie moderne est folie. Les Israélites jadis, n'avançaient au désert que précédés de la nuée lumineuse ; ainsi feront désormais nos fantassins : ils ne progresseront plus que sous la direction et la protection de la nappe de feu de nos canons. Telle est la leçon que nous avons chèrement apprise au mois d'août de 1914.

Colonel au 106e régiment d'infanterie, à Châlons ; général de brigade à Dijon, en 1912 ; il est bientôt nommé chef d'état-major du général de Langle de Cary. En janvier 1914 il est promu officier de la Légion d'honneur. Sur ces entrefaites éclata la guerre.

Nous n'avons point à raconter ici ce que nous avons narré ailleurs, l'échec de toutes nos offensives aux frontières. La IVe armée partagea le